

ÉRIC ROMMELUÈRE

LE RYŌANJI
Les jardins zen
ou l'art de contempler le vide



Un Zen Occidental

AVERTISSEMENT

Ce document numérique est protégé par les législations françaises et internationales sur le droit d'auteur et la propriété intellectuelle. Il vous est proposé à titre gratuit pour votre seul usage personnel. Vous êtes autorisé à le conserver sous format pdf sur votre ordinateur aux fins de sauvegarde et d'impression sur papier. Tout autre usage est soumis à autorisation préalable et expresse. Toute diffusion, mise en réseau, reproduction, vente, adaptation, traduction sous quelque forme que ce soit, partielle ou totale, sont interdites. La modification des codes sources de ce document numérique est également interdite.

© 2009 – Un Zen Occidental

55 rue de l'Abbé Carton 75014 Paris

Site internet : <http://www.zen-occidental.net>

Courrier électronique : info@zen-occidental.net

Téléphone : 33 [0] 1 40 44 53 94

Couverture : le Ryōanji

Un texte originellement publié dans le *Nouvel Observateur*, hors-série n° 34, "Tous les jardins du monde", juin 1998. Reproduit sans titre dans *Le jardin du tigre qui marche dans l'eau : Jardins de méditation au Japon*, Montélimar, Voix d'encre, 2009, p. 36-39.

Document numérique du 1^{er} octobre 2009

LE RYŌANJI

Les jardins zen ou l'art de contempler le vide

Imaginez un jardin clos de murs d'environ neuf mètres sur vingt-quatre où vous ne pourriez pas entrer. Vous ne pouvez le contempler que depuis une véranda attenante. Cet espace rectangulaire ne contient que du gravier soigneusement ratissé et cinq groupes de pierres. On peut imaginer que ce tableau à trois dimensions représente une mer tranquille d'où émergent des îles ou des montagnes. Les pierres, au nombre de quinze, sont disposées de telle sorte que l'une d'entre elles se dérobe toujours au regard, de quelque côté que l'on se place. Seul le vert des mousses qui ceignent les pierres rehausse la tonalité des couleurs, en blanc cassé et en gris.

Ce jardin (mais peut-on encore l'appeler un jardin ?) existe. Il se trouve à Kyōto dans l'enceinte d'un temple zen, le Ryōanji. Il fut créé à la fin du XV^e siècle et on l'attribue à un célèbre peintre du nom de Sōami (1472-1525). Si une tradition populaire le désigne sous le nom du “jardin du tigre qui marche dans l'eau”, voyant dans ces quelques pierres à demi-enfouies des tigrons que leur mère sauve du courant, cette interprétation ne peut que laisser insatisfait le spectateur d'aujourd'hui. Les pierres ne sont pas en effet sculptées et elles n'ont même pas une vague forme d'animal. Que recèle donc cet espace ?

Ce type de jardin unique au monde fait de pierres et de sable est connu au Japon sous le nom de *karesansui*, “le paysage sec”. Il est associé à l'école zen (et plus précisément à la branche dite Rinzai) puisqu'on le trouve essentiellement dans les monastères de cette école bouddhiste. La mode de ces jardins fut particulièrement en vogue à la fin de l'époque Muromachi et au début de l'époque Edo (du XV^e au XVII^e siècle). Pourtant ce genre existait bien avant l'introduction du Zen au Japon. Un manuel de jardinage du XI^e siècle le proposait déjà lorsqu'un cours d'eau, élément indispensable de tout jardin japonais, faisait défaut. Les pierres représentaient alors les montagnes et le sable ratissé l'eau. Si, en japonais, *sansui* signifie “le paysage”, c'est aussi mot à mot “les montagnes et l'eau”, éléments minimaux de tout paysage harmonieux dans l'imaginaire extrême-oriental. Ce terme renvoie à la nécessaire complémentarité du *yin* et du *yang*, la fluidité et la solidité, le féminin et le masculin.

Le ratissage exprime l'ondulation tranquille. On trace de longues lignes droites parallèles aux bords du jardin. Autour des pierres, le ratissage se fait circulaire pour évoquer les vagues qui viennent s'échouer sur une île. Parfois les motifs peuvent être plus élaborés ou géométriques. Les pierres brutes, choisies avec le plus grand soin, sont des granites ou des schistes. Elles sont toujours groupées de manière asymétrique. Les pierres ne sont pas simplement posées sur le sol mais enfouies aux deux tiers comme si elles figuraient des îles émergeant de l'océan ou des êtres surgissant de l'onde.

Mais les jardins d'un monastère zen ne se limitent pas à ce genre généralement réservé à des espaces clos ou réduits. La nature y est omniprésente. Les temples comprennent souvent des parcs où sont élégamment aménagés des bosquets, des rivières, des étangs et des monticules artificiels ; des sentes, des ponts permettent d'y déambuler. D'un pavillon du thé, on peut contempler une nature modelée par la main de l'homme qui paradoxalement en paraît toujours absent. La communion avec la nature a toujours été nécessaire à l'âme nippone. Il n'existe pas à proprement parler d'esthétique zen mais simplement ici un art des jardins où se mêlent les vertus japonaises de solitude, de simplicité et de sobriété. L'abstraction des jardins secs n'est, en ce sens, qu'un dépouillement extrême.

Au Japon, le jardinage n'est pas un art profane, il exprime également une philosophie et une symbolique. La composition des paysages obéit à des règles précises : il s'agit de re-présenter un monde idéal où la disposition des éléments doit faire sens. Les premiers jardins furent conçus pour les demeures seigneuriales et pour les monastères bouddhistes sur des modèles chinois. Dès l'époque Heian (du IX^e au XII^e siècle), l'architecture des résidences de la noblesse était codifiée. Construites à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire, elles devaient obligatoirement comprendre un jardin et un étang. Les parcs des monastères étaient construits suivant les mêmes règles. Vers la fin de l'époque Heian, des considérations bouddhiques imprègnent la construction des résidences laïques. Le jardin était conçu comme la réduction du paradis d'Amida, le Bouddha qui avait fait le vœu de sauver tous les êtres. Le pont qui enjambait l'étang permettait de passer symboliquement de ce monde de souffrance à la Terre Pure du Bouddha.

Le jardin japonais est en effet un espace métaphorique. Des pierres peuvent représenter des moines ou des animaux (un lion, un tigre, ou même une baleine). Un temple secondaire du monastère zen de Daitokuji, à Kyōto, a par exemple un

jardin sec où plusieurs pierres groupées figurent d'une manière saisissante un dragon qui plonge dans la mer. Sous l'influence du bouddhisme, les jardins deviennent des sermons sans parole. Tel monticule figure le mont Sumeru, la montagne centrale de la cosmologie bouddhiste. Tels groupes de trois pierres deviennent l'image du Bouddha Śākyamuni et de ses deux acolytes. Et les pierres du Ryōanji nous montrent peut-être à couvert l'amour d'une tigresse pour ses petits, métaphore de la compassion du Bouddha pour tous les êtres vivants.

Le jardinier se fait philosophe. Il existe même une tradition séculaire de moines jardiniers qui remonte au XII^e siècle dans une autre école du bouddhisme japonais, le Shingon. Le maître national Musō (1275-1351) qui affirma le prestige de l'école zen, est également connu par ses jardins. On lui doit notamment ceux des monastères de Saihōji et de Tenryūji à Kyōto. Situé dans l'ouest de l'ancienne capitale, Saihōji fut reconstruit par Musō en 1339. Il est maintenant connu sous le nom de *kokedera*, "le temple des mousses" et son jardin est l'un des plus célèbres du Japon. Pourtant, à l'origine, il ne fut pas conçu comme un jardin de mousses. Ayant subi de nombreuses destructions depuis sa création, il est difficile en s'y promenant d'y retrouver l'idée originale de Musō qui voulut en faire l'image du paradis bouddhique. L'étang central a la forme de l'idéogramme *kokoro*, "esprit". Dans la partie haute du parc se trouve un jardin sec de style *karesansui*, le plus ancien existant à l'heure actuelle au Japon.

Le complexe du monastère zen du Daitokuji à Kyōto, dont la fondation remonte au début du XIII^e siècle, compte également parmi les plus beaux jardins du Japon. Près de la résidence de l'abbé se trouvent deux jardins secs dont l'un passe pour être l'œuvre de Kobori Enshu (1576-1647), l'un des plus grands jardiniers japonais. Le jardin du Shinjuan, l'un de ses temples secondaires, qui aurait été conçu par le maître de thé Murata Jukō (1423-1502), n'est qu'un étang de mousses d'où émergent quelques pierres. Le Daisen'in, un autre de ses temples secondaires a ses jardins qui datent du début du XVI^e siècle. Les pierres de son jardin sec forment un tourbillon minéral qui symbolise le flux de la vie. La chute d'eau est figurée par une large pierre striée dans la longueur.

Le dépouillement que chérissent les Japonais culmine dans ces jardins secs où le temps ne paraît ne plus avoir de prise. Mais, dans un monastère zen, le jardin sec n'est jamais unique. Il double le jardin naturel dont les couleurs varient, elles, avec les saisons. Le bouddhisme zen conçoit le monde apaisé du *nirvāṇa* comme n'étant pas différent de celui du *saṃsāra*, le cycle infernal des renaissances et des souffrances. On a émis l'hypothèse que ces jardins revisités

par les moines bouddhistes seraient en fait les métaphores minérale et végétale de la permanence du *nirvāṇa* et de l'impermanence du monde et de l'homme. Ce jardin du Ryōanji, où l'on ne peut physiquement entrer, serait alors l'image d'un absolu (le vide ?) où l'on ne peut pénétrer qu'en y disparaissant. À moins qu'on se contente de le contempler. Que l'explication soit vraie ou fausse, le spectateur y pressent malgré tout une invitation à voir l'invisible, ne serait-ce que cette quinzième pierre qui se dérobe toujours au regard. Tableau métaphysique, abstrait ou simplement jardin ? Le Ryōanji garde éternellement son mystère.